Nicolas Idier

La musique des pierres

石頭新記

roman

L'INFINI

nrf
GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

LA VILLE NOIRE, roman, Éditions de Corlevour, 2011.

SHANGHAI. HISTOIRE, PROMENADES, ANTHOLOGIE ET DICTIONNAIRE, ouvrage collectif, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2010.

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

Extrait de la publication

Extrait de la publication

NICOLAS IDIER

LA MUSIQUE DES PIERRES

石頭新記

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

癸巳年爲易杰先生新書題劉丹

Calligraphie du sous-titre et de sa signature par Liu Dan.

© Éditions Gallimard, 2014.

Extrait de la publication

À Réginald Gaillard et à André Kneib,
dans la joie des cœurs

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Ce roman relève entièrement de l'invention de l'auteur, tout en prenant appui sur l'histoire des arts asiatiques classiques et contemporains, ainsi que sur certains de ses principaux acteurs dont les noms n'ont pas été modifiés.

Les éléments relevant de la biographie de Liu Dan sont quant à eux véridiques.

石 *shí* pierre *f*

« L'humanité en chaque être reproduit un univers presque lointain. »

Pierre Oster, *Utinam varietur*

Extrait de la publication

I

La petite pierre ocre, au grain épais et doux, roule entre mes doigts. J'ai les mains dans les poches, et je marche d'un pas vif dans la fraîcheur de l'hiver. Je me dis que seules les obsessions valent d'être vécues. Elles irradient nos vies trop courtes, brouillonnes, angoissées, et si l'on y trouve une cohérence, c'est à elles seules qu'on le doit. Les obsessions, cette manière étrange que nos pensées ont de se fixer comme des insectes sur la flamme d'une lampe, au risque de s'y brûler tout court. Dans mon cas, et ce depuis que j'ai rencontré le peintre Liu Dan, il s'agit des pierres. J'y pense en permanence, j'en vois partout, jusque dans mes rêves. Ma définition des pierres s'est élargie aux racines tortueuses, aux bois secs, à certains vieillards immobiles et au béton armé. Les hauts immeubles qui jonchent la capitale de Chine m'apparaissent comme des rochers constellés de lumières, sitôt la nuit tombée. Et la nuit est tombée, quand je marche seul à travers cette ville qui n'est pourtant pas faite pour ça.

Pline, au Ier siècle de notre ère, qualifiait les pierres de « plus grande folie des hommes ». Pline, le seul Romain à avoir complètement célébré la nature. Je l'ai fait venir jusqu'ici. Trente-sept volumes de l'*Histoire naturelle*, par avion, arrivés en deux colis parfaitement ficelés, édition « Les Belles Lettres ». Volume XXXVI, *Nature des pierres*. De temps en temps, une page ou deux. Et des milliers d'autres devant moi. Inutile de préciser que je ne crains pas d'être seul. Je profite de cette vie en plus de la vie qu'il m'est donné de vivre, et respire l'air glacial de janvier.

*

Un dimanche, aux alentours de onze heures trente du matin. La veille, je suis sorti tard avec plusieurs amis, sans téléphone portable. Nous devions déjeuner ensemble, tout juste de retour d'un concert à New York. Je reste à la porte. Personne n'ouvre.

La vie est faite de ces chutes de rocher qui nous frappent sans prévenir, et il nous faut continuer. On zigzague sur une dizaine de mètres, mais, si l'on ne veut pas s'abîmer, il faut tenir la route, malgré cette pluie d'épreuves.

Je pense à elle, mon adorée frappée, tuée, et qui s'est peu à peu figée ; je pense au jour-sans-nom. Le soir, le sommeil gagnait son corps paralysé, la transformation agissait. Elle se pétrifiait, et quand la planète Terre avait terminé sa rotation sur elle-même, énorme sphère aux

Extrait de la publication

tréfonds volcaniques, elle était un peu moins en chair, un peu plus en pierre. Livia est morte en fin de journée, après une année d'agonie. Je ne comprenais pas. Quand les médecins m'ont appelé, je crois même avoir ri. Puis messe rapide, réunion familiale, incinération. En roulant à la suite du cortège funéraire, je réalise que la phrase de l'Évangile « tu es poussière et tu redeviendras poussière » est à prendre au mot. *Demande à la poussière*, mon livre préféré depuis toujours, vibre légèrement contre mon cœur. Son auteur, John Fante, n'a pas eu une vie très simple lui non plus, mais son livre est réussi.

Il suffit de je ne sais quelle pierre pour avoir la contemplation suprême et absolue de la nature.

Cette phrase n'est pas de John Fante, mais de Pline, toujours. Le matin s'étire ; les heures s'allongent ; j'attends. Livia, si vive pendant vingt-trois années de vie, est restée alitée, pendant presque une année. Et nous nous permettons de dormir. Sa maladie progressait, invisible, intérieure. Elle a eu raison d'elle, et la voici d'abord devenue un gisant de cathédrale, belle princesse au sourire figé, puis quelques poignées de gravier, lancées dans la mer Méditerranée, un matin de grand vent. Je me souviens de l'urne : elle n'avait pas coulé tout de suite, et flottait dans les vagues. La plage n'était pas loin, derrière la pointe rocheuse, et malgré décembre, j'avais enlevé mon manteau. J'étais prêt à plonger pour entraîner cette urne vers les fonds sous-marins. Je n'aurais pas hésité si,

Extrait de la publication

quelques secondes plus tard, dans de grosses bulles d'air et comme un abandon, l'urne n'avait fini par aller vers le fond.

Ce sera notre fin à tous, de perdre le mouvement et de nous déposer au-dessous de la mer, dans un petit nuage de sable. C'est ça, aussi, contre quoi lutter : percer le chiffre avant qu'il ne soit trop tard. Certains sont détenteurs du secret. Des écrivains, des peintres, des scientifiques, des poètes. Ils sont là, mais voient mieux que les autres, car ils savent que la mort est l'ennemi, et ils ne la quittent pas des yeux. J'ai compris immédiatement que Liu Dan était de cette espèce. Il sait discerner les forces invisibles à l'œuvre en toute chose, y compris dans les fleurs, les pierres, les livres, un secret que je suis venu trouver avant de me transformer à mon tour en corps rigide, car le temps manquera toujours.

Pour certains, la transformation en pierre n'est pas que symbolique. Pline a été pétrifié sur place : mort lors de l'éruption du Vésuve, près de Pompéi. En l'année 79, en Italie du Sud, le ciel s'obscurcit d'un nuage qui monte et fait trembler la terre. Fracas de roches et de poussière, puis mille six cents années de silence, à l'abri du temps, ville ensevelie comme une Atlantide terrestre sous une marée de cendres. Le neveu de Pline l'Ancien est témoin de l'éruption due à la jalousie de dieux, à la mort de son oncle, à la force des pierres.

Extrait de la publication

Depuis la mort de Livia, le même rêve revient, nuit après nuit. Je fonce dans le ciel à une vitesse folle, loin des pierres, proche des nuages. Leur beauté, blanc coton et reflets grisés. Je les regarde venir à moi, ils sont beaux, on dirait des bonbons, de la barbe à papa. Ils arrivent. Il faut dire que je vais très vite. À toute allure. Je vais bientôt les traverser. Je me demande si les nuages, de leur légèreté épaisse, vont ralentir ma chute, vont diminuer la vitesse de mon corps qui s'effondre. Ça y est, j'y suis, j'entre dans la vapeur d'eau, j'ai la tête dans les nuages. Je ne vois plus rien d'autre que moi et des nuages. Je suis une pierre qui traverse le ciel, je perce les nuages, et mon corps laisse derrière lui, ouverte quelques instants, une trouée de ciel bleu. Mon corps pivote et se renverse. Je tourne le dos à la terre. Finie, la traversée des nuages. J'accélère. Je les vois s'éloigner, très lentement à présent. Mes oreilles vibrent de vent. Elles battent contre mon crâne comme les ailes d'un papillon de nuit. Je me réveille et, un instant, dans cet espace insaisissable qui sépare l'état de rêve et celui de conscience, Livia me regarde, de son regard de pierre.

Les roses des sables, que l'on ramasse dans le désert, doivent leur forme en pétales à l'évaporation de l'eau infiltrée en elles, qui les laisse, après avoir rejoint l'air chaud, écloses.

La maison vibre d'un rythme étouffé, celui du sang qui bat dans mes tympans, comme une baguette de tambour

Extrait de la publication

enrobée de coton, et j'ai la sensation, à mesure que l'eau du rêve s'évapore, d'être une rose des sables. Corps qui s'ouvre, comme une pierre, en silence. Je me lève, très lentement, pieds en quête d'un appui sur les dalles inégales de la maison de mon Hôte, en cette belle pierre luisante de siècles et de nuits, patinée parfois au point d'avoir le lustre du bronze. Dès le réveil, je ne vois qu'elles. Je suis obsédé par ces choses que l'on nomme ainsi : pierre, stone, ستون, pietra, камень, Stein, 石. Qui en chinois se prononce : *sh* (bref chuintement qui monte puis s'arrête d'un coup, comme une croche). S'y trouve la clé du mouvement. Avec tout ce que j'ai amené d'immobilité, qui me fige et me rend statue, je ne cesse de contempler les pierres comme si je pouvais les briser par la force de l'esprit, comme les guerriers des légendes anciennes. Dans cette grande maison du centre de Pékin, il y a un salon avec des canapés profonds et des tables basses encombrées de livres et de petites sculptures en bronze et en jade. Quand je suis seul, j'y fais la sieste, et les souvenirs reviennent par brassées. J'aimerais les fuir, alors, quand ils se font trop intenses, je me lève et vais me promener. Résultat, je me promène beaucoup, jour et nuit.

Mes yeux vont de pierre en pierre. Dans le petit quartier vieillot où se trouve la maison, je tâtonne, me perds volontiers d'un angle à un autre, passe devant des portes ouvertes sur des débarras minuscules où l'on vit à quatre ou cinq et, plus rarement, sur des cours majestueuses et vides. Encore quelques pas sans savoir où l'on va, et l'on

Extrait de la publication

tombe sur ces grands fleuves creusés par les bulldozers, où flottent des voitures aux formes de troncs d'arbre. Enfin, je veux dire des avenues immenses, larges comme des autoroutes, séparées au milieu par une haute grille peinte en blanc. Sifflement des voitures, murmure des vélos et des scooters électriques. Des klaxons sonnent en permanence, aigus, graves, prolongés ou brefs comme un saut d'humeur, un regard stupéfait. Je m'empresse généralement de faire demi-tour, et replonge dans le calme des venelles, où le temps se suspend. Les gens du quartier se sont habitués à moi. De leur point de vue, je ne suis qu'un touriste occidental de plus, qui s'offre de vivre parmi eux, ce qu'ils ont du mal à comprendre. Il est évident que je ne manque pas d'argent, alors pourquoi donc ne pas aller dans les immeubles modernes, derrière le deuxième périphérique ? Certains se demandent aussi pourquoi j'habite chez mon Hôte, un homme qui leur est extrêmement mystérieux et secret. Le détestent-ils ? Ce n'est pas impossible, quand il se déplace en voiture aux vitres teintées, conduite par un chauffeur ganté, à travers ces ruelles où la pauvreté affleure. À moins qu'ils ne le respectent, de ce respect facile que l'on doit aux puissants. Et moi, quand je marche à travers le *hutong*, que je me perds au point de passer trois ou quatre fois devant le même groupe de joueurs de cartes, qu'en pensent-ils ? En fait, ils ne pensent pas ; le spectacle vaut pour lui-même, pas pour la morale. J'ai réalisé dès mon premier hiver ici que les gens ne se jugent pas ou, plutôt, que leurs préjugés leur servent de jugement, et que cela revient, à force,

Extrait de la publication

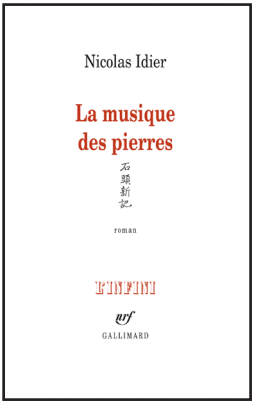
à une sorte d'indifférence générale. Le pauvre Occidental que je suis, à grosse tête et corps tremblant, amateur de promenades nocturnes et d'alcool à décorner les dragons fantastiques, n'est pour eux qu'un élément de décor. Ils me regardent passer, soulevant la poussière des ruelles à moitié goudronnées, ponctuées d'ornières qui me font trébucher. Leur seul commentaire est que je suis « *lao-wai* », « vieil étranger ». Ils polémiquent parfois sur ma nationalité. Il suffit que je porte une chapka pour que l'un d'eux assène aux autres d'une voix pleine d'autorité : « Il est russe, je les connais, les Russes », une capuche sur ma veste et : « Un Américain, bien sûr », ou que je sois mal rasé : « Italien ! » Ils n'imaginent pas que je puisse être français.

Je marche tous les jours, par tous les temps, même les nuits pluvieuses. Les villes d'Asie ne dorment jamais à poings fermés. Moi non plus, depuis le jour-sans-nom. Pékin me convient. Mes insomnies trouvent là un terrain idéal. Je ne m'endors qu'au petit matin, quand le ciel blanchit. Liu Dan lui aussi travaille la nuit, dans son grand atelier dans l'Est, en haut d'un gratte-ciel. Il lit beaucoup, se laisse imprégner par certaines pensées, se dégage du temps, de la ville, des inconvénients. Il ne craint pas d'être seul. La solitude lui permet d'avancer dans la direction qui lui sied. Il avance, et peint ce qui est, déjà, la Renaissance de la Chine, après une longue période d'ombre. Ce qui ne va pas sans changement majeur. L'art n'est pas un domaine refermé sur lui-même,

Extrait de la publication

REMERCIEMENTS

Je remercie évidemment Liu Dan, de m'avoir ouvert les portes de sa vie de peintre chinois, et André Kneib, d'avoir ouvert la voie de ce roman et d'être depuis si longtemps le soutien essentiel à une vie intérieure vouée à la Chine. Mes remerciements vont aussi à Adrien Goetz, pour m'avoir indiqué *l'Opificio delle pietre dure,* Trami Nguyen, pour la musique au château de Frontenay, Pia Petersen, pour nos conversations depuis Los Angeles, autre grande ville des pierres, Ludovic Chaker, qui sait que le mouvement se loge aussi dans l'immobile apparent, Pierrick de Chermont, pour l'élargissement du cœur, Charles Dantzig pour ses encouragements d'amitié, et à tous ceux qui se retrouveront dans les pages de ce livre — je leur sais gré de leur générosité et de leur amicale confiance. J'adresse des remerciements particuliers à Pierre Oster et Philippe Bernier, pour leur lecture attentive. Et, bien sûr, je dédie ce livre à Irina, qui, dans cette sublime vie chinoise, est ma pierre précieuse.



La musique des pierres
Nicolas Idier

Cette édition électronique du livre
La musique des pierres de Nicolas Idier
a été réalisée le 12 décembre 2013 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 978-2-07-014309-2 - Numéro d'édition : 256656).
Code Sodis : N56789 - ISBN : 978-2-07-249859-6.
Numéro d'édition : 256658.

Extrait de la publication